

## **Infrabel et le Triton alpestre. Une expérience sonore au point de coordonnées 50.882054, 4.397908**

Par Mathilde Schoenauer Sebag, artiste sonore

Mathilde Schoenauer Sebag, artiste sonore, écoute, enregistre, triture des sons qui, une fois assemblés, deviennent musique. Son projet musical *Duu Din Ka* s'est désormais ouvert à la création sonore pour la radio ainsi qu'à l'écologie sonore in situ. Elle enseigne également les sciences dans le secondaire. A la fin du printemps, Mathilde s'est invitée au Moeraske où, entre pylônes géants d'*Infrabel* et nature sauvage, elle a mené l'un de ces « événements » qu'elle nous relate ici.

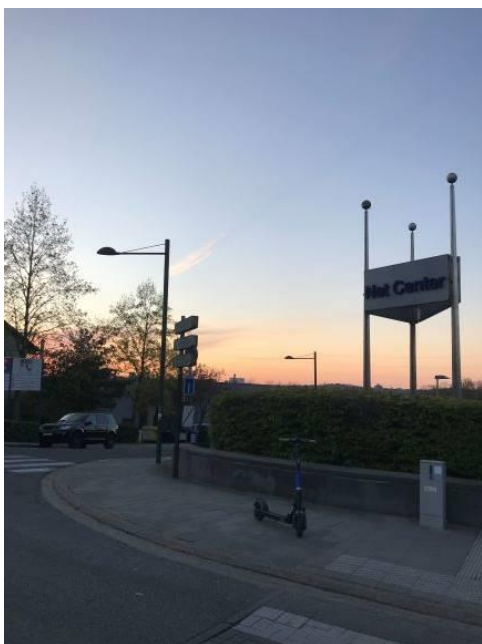
### **Un marais**

Quand on longe le chemin de fer, après la vieille et belle gare de Schaerbeek, on arrive sur un pont aux infrastructures épaisses en béton gris. Depuis ce pont, l'horizon est dégagé. Sous nos pieds, les rails. Sur la droite, un bois.



Il s'agit de la réserve naturelle appelée *Moeraske*, qui signifie « marais » en néerlandais, que vous connaissez probablement déjà, lecteurs et lectrices de *L'Écho du Marais*.

L'expérience sonore qui est relatée ici s'y est déroulée le 19 juin 2021. Plus spécifiquement sous un des pylônes qui la peuplent.



La page *Wikipédia* de *Moeraske* est l'antichambre de cette expérience. Elle décrit d'une part un écosystème foisonnant, constitué d'espèces dont les noms sont presque déjà des poèmes en soi, *aulnes glutineux*, *chevalier cul-blanc*, *crécerelle*, *pic épeiche*, *râle d'eau*, *charmes*, *tarin*, *épineche*, *buse*, *triton ponctué* ou *alpestre*, *roitelet*, *crapaud commun*, *lapin de garenne*, *renard roux*, *chauve-souris*...

Et si l'on flâne plus longtemps sur la page en question, on peut également voir surgir un défilé de noms et de mots qui sont autant de portes qui s'ouvrent, si l'on y consent, vers des imaginaires rieurs : *agglomération*, une société anonyme dont on connaît le nom (*Infrabel*), *raccordement abandonné très rapidement*, *date inconnue*, *réserve naturelle*, *Thalys*, *jardin à l'anglaise revenu à l'état sauvage*. L'expression qui a le plus retenu mon attention est le qualificatif de *semi-naturel*...

A ces entrelacs tragicomiques de l'espace numérique répondent des frottements d'un ordre similaire dans l'espace géographique réel : Quand on longe le grand bois, afin d'accéder à son entrée, on côtoie un autre type de réalité, où la végétation est métallique, le sol d'asphalte, et où les feuilles se sont muées en fumée.

### **Description de l'expérience**

Pendant un certain temps, plusieurs êtres vivants ont été invité.e.s à vivre une expérience d'écoute et de production sonore.

Le son entendu est une superposition du son ambiant et d'un son diffusé sur des enceintes, mix d'un montage sonore préparé et de sons produits en temps réel.

Le montage mélange lui-même des sons enregistrés sur le lieu (oiseaux, trains, avions, discussions, vent...), éventuellement traités.

Parmi les sons produits en temps réel, il y a un synthé dont je joue, et surtout le son produit par les ondes électromagnétiques, liées à la présence des câbles électriques, que je transforme en ondes sonores à l'aide d'un boîtier de ma fabrication<sup>(1)</sup>.

Les enceintes étant non apparentes, elles semblent venir du pylône lui-même.

## S'en remettre à la sensation - Un vivant espiègle

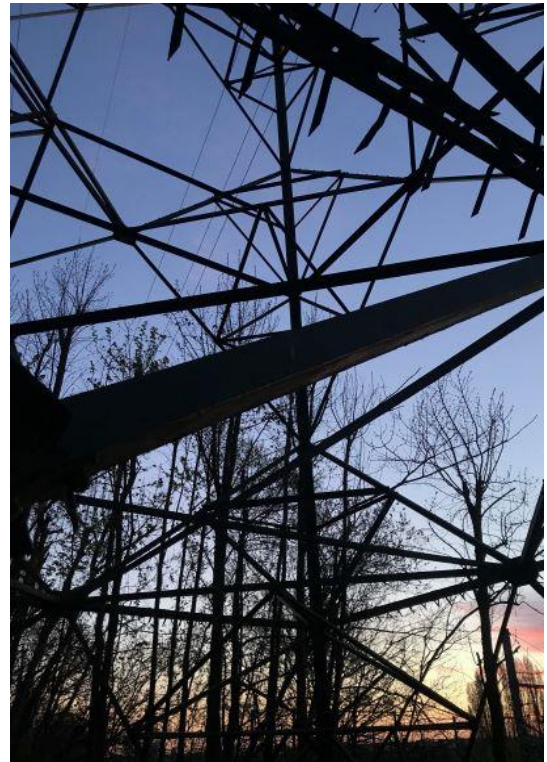


Les sons du champ électromagnétique, des oiseaux, du vent, du train, dont on oppose souvent les origines (naturelle/artificielle), se retrouvent donc mélangés. Le vent devient train, et le train sifflement électronique. Je vois un train mais je ne l'entends pas. Ou au contraire j'entends un train mais je ne le vois pas. Je ne sais plus d'ailleurs très bien si c'est un train ou un son musical qui cherche à imiter le train.

Je ne fais pas non plus de distinction entre un oiseau présent et la trace audible d'un oiseau (le même, un autre ?) rencontré au même endroit il y a deux jours. D'ailleurs, lui non plus, puisqu'il semble entamer une conversation animée avec ce son préenregistré, comme un gag, mais qui devient très sérieux si l'on considère ce qui est instauré par cette situation : je fais un concert avec et pour l'oiseau. Je joue avec lui, je joue pour lui, et il chante avec moi, avec le dispositif que j'ai imaginé. Son chant fait partie autant que tous les autres sons de ce qu'il y a à entendre, de la composition musicale. Au même titre que le train, mis à part que celui-ci n'entend a priori pas (et c'est bien le problème<sup>(2)</sup>).

L'origine animale ou non des sons entendus devient une question dépassée. Il n'y a plus de critère de jugement esthétique autre que celui induit par la sensation et le dé-référencement permis par le mixage. On ne va pas aimer un son plus parce que son origine est plus « naturelle », puisqu'on ne sait plus dire ce qui serait d'origine « naturelle » ou humaine.

Et c'est précisément sur cette friche perceptive qui floute ce qui est naturel et culturel, que me semblent pousser certaines plantes qui pourraient bien nous faire sortir de l'impasse écologique<sup>(3)</sup> – un pont feuillu et poilu porte son ombre hybride sur la rigidité binaire.



Car toute tentative de codifier le vivant, tout formalisme, toute rigidité administrative est une mascarade, un grimage de grandes personnes, l'illusion qu'on peut capturer le feu avec un filet à papillon.

En cornant les rebords pour faire rentrer les objets dans des catégories bien définies aux contours précis, en tachant de penser l'animal de manière objective et en occultant les spécificités des individus, la science moderne, enfant du siècle des lumières, a causé énormément de tort au vivant et à la beauté qui s'y dissimule. Produire des définitions qui font autorité, « désorienter un être pour produire de l'intelligibilité » comme le dit si bien Isabelle Stengers, sont autant de manières d'intoxiquer nos esprits et de les rendre stériles.

C'est là où, à mon sens, l'art peut (doit ?) intervenir, en rendant tangibles tous ces jeux auxquels jouent déjà les humains et non-humains, l'industrie et le monde végétal. Ces petits chocs permanents qui peuplent déjà la



page *Wikipedia* de *Moeraske*, dans un décalage absurde avec l'expérience que l'on peut faire du lieu. Entre le chevalier cul-blanc, la société anonyme dont on connaît le nom, la rigueur de la description du biotope et le formalisme des statuts juridiques d'un aménagement territorial, les interstices vivants pépient, et défient calmement la méta-structure.

Ces interstices *sont*. La puissance du vivant fuit par tous les interstices.

Comme une flamme qu'on approche d'un billet écrit à l'encre sympathique, j'ai eu le désir de révéler ces traces.

### Quelles différences entre un pylône et un arbre ?

**La nature** des liaisons chimiques entre les atomes qui les composent ?

**La régularité** des caractéristiques morphologiques ?

**L'origine** de leur présence ?

**La distance** qui sépare les éléments qui les composent de l'endroit où ces éléments étaient il y a deux cents ans ? Des millions d'années ?

**La qualité esthétique du son** qu'ils produisent chacun ?

Opposer le pylône à l'arbre, et trouver comme la plupart des gens l'un grandiose, pur, sauvage, bon, et l'autre épouvantable, monstrueux, humain donc vilain, c'est occulter la perspective d'une autre possibilité, celle de l'être humain qui s'inscrirait dans un *continuum* du vivant et de l'inerte, au sein d'un environnement où la collaboration aurait remplacé l'exploitation.

L'arbre et le pylône sont tous deux directement ou indirectement issus d'une volonté humaine. Il n'y a plus sur terre un seul espace qui puisse encore être qualifié de sauvage, préservé, naturel<sup>(4)</sup>.

Le pylône fait partie du réseau électrique, système issu d'un progrès technique qui permet à l'humain d'acheminer une énergie de ses zones de production vers ses zones de consommation, dans une logique d'optimisation des pertes.

Optimiser l'acheminement d'une énergie fait partie des stratagèmes mis en place par les animaux (dont les fonctions cognitives le permettent) pour minimiser les efforts qu'ils font, et maximiser le temps non dédié à la satisfaction des besoins vitaux. Le pylône est donc un objet animal qui lui permet en théorie de passer plus de temps à écrire des poèmes et moins de temps à laver son linge.

Bien sûr, la défense du progrès technique n'est aujourd'hui problématique que dans la mesure où celui-ci a dépassé le gain de confort pour se vautrer dans le superflu et l'abondance<sup>(5)</sup>. Et parce que l'omniprésence d'une idéologie politique et économique implique que le temps qu'il permettrait de gagner n'est pas du temps libre.

On peut alors se demander quelle(s) fonction(s) cognitive(s) chez l'humain lui ont permis de *scalabiliser*<sup>(6)</sup> des systèmes à une échelle telle que cela mette en péril la survie de sa propre espèce, sans contrepartie évidente<sup>(7)</sup>.

Mais quand bien même on trouverait la réponse, cela ne nous emmènerait probablement pas aussi loin que la joie puissante qui découle d'une écoute attentive du monde, des musiques audibles et inaudibles qui se jouent tantôt avec, tantôt sans notre concours.

## Pour aller plus loin

- Ann McMillan – *Gateway summer sound. Abstracted animal and other sounds.*

Album électroacoustique réalisé uniquement en traitant des sons d'animaux.

- Marielle Macé – *Nos cabanes.*

Comment les lieux désaffectés ont créé une fascination/fréquentation plus grande que lorsque le lieu était en activité. Elle décrit quelque chose de parfois malsain dans la rencontre avec la ruine d'un monde alors que l'on pose les pieds précieusement sur ces ruines, sensation qui me pose des questions quant à mon rapport aux ruines et à l'exploration urbaine.

- William Cronon – *Nature et récits. Essais d'histoire environnementale.*

Comment écrire l'histoire et la transformation du territoire à travers le spectre de la relation entre les humains et les non-humains. Remettre à « sa place » le concept de *wilderness*.

- Vinciane Despret – *Que diraient les animaux si on leur posait les bonnes questions ?*

La question « Les animaux font-ils de l'art ? » est traitée dans cet abécédaire, et m'a permis d'aller au-delà de l'intentionnalité, l'agentivité, pour arriver dans « cela doit être ». Peut-être une échappatoire, notons, car les ailes ne m'ont pas encore poussé.

- Anna Tsing – *Le champignon de la fin du monde.*

Le champignon matsutake est au cœur d'un commerce qui échappe au capitalisme par captation, et permet à des réfugiés d'Asie du sud-est de reproduire une vie de village. Sa présence est due à une collaboration avec certains types de pins, dont l'existence découle d'une gestion spécifique des forêts de l'Oregon.

- Nicolas Nova & Disnovation.org – *A bestiary of Anthropocene.*

En faisant la liste exhaustive de tous les minéraux, animaux, plantes, et champignons hybrides issus de l'Anthropocène, ce bestiaire élargit avec humour et rigueur scientifique ce qui est nouveau, attribuable à la présence de l'humain, comme les pastèques cubiques ou les bernard-l'hermite coincés dans un culot d'ampoule.

**Remerciements :** Le centre Picardie depuis lequel j'ai tiré une ligne électrique, Antoine Freychet, Michel Moreels.

**Contact :** [sound@duudinka.com](mailto:sound@duudinka.com)

**Crédit photographique :** Mathilde Schoenauer Sebag

(1) Si vous êtes curieux.se : <https://makezine.com/projects/weekend-project-sample-weird-sounds-electromagnetic-fields/>

(2) Comme le raconte si bien Bernie Krause, le père de la bioacoustique, quand il évoque « l'orchestre animal » : chaque animal dans un écosystème particulier joue avec les autres comme dans un orchestre. Le problème de la présence humaine occidentale et moderne vient du fait que les machines, elles, n'écoutent pas. Le jeu ensemble est désormais impossible.

(3) Le retour à la sensation permet d'alimenter l'émerveillement, moteur certain et trop peu exploité par l'écologie politique. Toutefois, ce moteur seul ne suffira pas, et le passage à une désobéissance « musclée », que je pratique également, me paraît au moins tout autant nécessaire.

(4) Mc Kibben, *The end of nature*, New York, Random house, 1989.

(5) *Frontière subjective, bien entendu. Je me situe actuellement non dans la technophobie, mais dans une utilisation raisonnée de la technologie, en prônant un levier législatif contre l'obsolescence programmée et pour une limitation de la consommation d'objets technologiques, open-source et low-tech accessibles pour tous.*

(6) Néologisme qui suggère une extension, un changement d'échelle pour l'adapter à un besoin dont la globalité n'apporte pas nécessairement d'avantage.

(7) Question que j'aborde dans le podcast suivant <https://soundcloud.com/user-172355629/mythe-3-lhomme-est-un-loup-pour-lhomme>

## Auriez-vous une adresse courriel à nous communiquer ?



Afin de faciliter les contacts, nous aimerions pouvoir disposer des adresses courriel de nos abonnés. Cela nous permettrait de vous contacter rapidement :

- pour vous rappeler une activité particulière ou vous signaler une menace sur un de nos sites,
- pour vous avertir en cas de retour d'un exemplaire « papier » (nous ne sommes pas toujours avertis d'un déménagement et nous ne savons alors plus vous contacter).

**Si vous souhaitez nous communiquer, modifier ou supprimer vos coordonnées courriel et autres, merci de nous écrire (à l'adresse [andrecozy@cebe.be](mailto:andrecozy@cebe.be)). Nous garantissons leur usage dans le cadre strict et unique de la CEBE, nous conformant ainsi à la loi sur la protection des données à caractère personnel.**